



Courrier

Médaille et malaise dans les mathématiques

QUOTIDIEN : Samedi 2 septembre 2006 - 06:00

La remise de la prestigieuse médaille Fields à un mathématicien français il y a quelques jours a donné lieu à des commentaires sur la bonne santé de l'école mathématique française. Sans nier la belle réussite personnelle que ce titre récompense, il y a pourtant lieu de croire qu'il s'agit d'un arbre qui cache la forêt. La réalité est moins souriante qu'il n'y paraît. Plus que toute discipline, les mathématiques en France se trouvent enfermées depuis vingt ans dans un cercle vicieux dont rien n'annonce une sortie heureuse. D'une part, elles ont bénéficié d'une forte augmentation du nombre de positions académiques disponibles (universitaires et chercheurs au CNRS) pour faire face à l'ouverture de masse de l'université dans les années 80, d'autre part elles doivent composer avec des heures d'enseignement qui se réduisent comme peau de chagrin, notamment dans l'enseignement secondaire. Ce qui fait que les enseignants de l'université, ceux qui sont censés féconder le terreau sur lequel germeront les semences d'avenir, sont de plus en plus sollicités pour faire passer des bribes scientifiques non pas à des crétins (comme certains ont pu l'écrire) mais à des analphabètes. La nuance est de taille, mais ceci est épuisant, et souvent stérilisant.

L'université française use son capital humain avec une inconscience désastreuse. Et cela se ressent profondément. La plus grande équipe mathématique de France, celle de la «meilleure» université de France (suivant le trop fameux rapport chinois), Paris-VI, est vieillissante et fatiguée, pâle reflet de l'aura qu'elle a pu avoir il y a trente ans. Et celle d'Orsay, même si elle a su mettre à son actif grâce à une politique plus ciblée quelques beaux succès, n'est au fond pas beaucoup mieux lotie, comme ne le sont pas les multiples équipes des autres universités qui vivent tant bien que mal. Seul un retour important des mathématiques dans le système scolaire français (en terme d'heures et de contenu) peut faire penser qu'on inversera la pente.

Ceci naturellement ne signifie pas qu'il faille revenir en arrière et refaire les erreurs du passé. Il est possible d'enseigner autrement et pour partie autre chose. L'immense majorité des enseignants y est prête. Mais il faut ce retour. Sinon, il y a fort à craindre que nous n'ayons entendu à Madrid qu'un chant du cygne, et que nous y ayons fêté la der des ders...

Guy Thomas, professeur (université Paris-XII)

<http://www.liberation.fr/opinions/courrier/201943.FR.php>

© Libération